ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul.

En disant ces mots ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes; et les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

FIN DE PAUL ET VIRGINIE.

LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

AVANT-PROPOS.

Voici un petit conte indien qui renferme plus de vérités que bien des histoires. Je l'avois destiné à augmenter la relation d'un voyage à l'Ile-de-France, publiée en 1773, et que je me propose de faire réimprimer avec des additions. Comme j'y parle des Indiens qui sont dans cette île, j'avois voulu y joindre un tableau des mœurs de ceux qui sont dans l'Inde, d'après des notes assez intéressantes que je m'étois procurées. J'en avois donc formé un épisode que j'avois lié à une anecdote historique qui en fait le commencement. C'est à l'occasion d'une compagnie de savants anglois, envoyés, il y a une trentaine d'années, dans diverses parties du monde, pour y recueillir des lumières sur plusieurs objets des sciences:

j'y parle d'un d'entre eux, qui vint aux Indes pour concourir aux progrès de la vérité. Mais comme cet épisode formoit un hors-d'œuvre dans mon ouvrage, j'ai jugé à-propos de le publier séparément.

Je proteste ici que je n'ai eu aucune intention de jeter quelque ridicule sur les académies, quoique j'aie beaucoup à m'en plaindre, non par rapport à ma personne, mais à cause des intérêts de la vérité (1), qu'elles persécutent souvent quand elle contrarie leurs systèmes. Je suis d'ailleurs trop redevable à plusieurs savants anglois qui, sans me connoître, et par le seul amour des sciences, ont honoré mes *Études de la nature* de leurs plus glorieux suffrages, qu'ils n'ont pas craint de publier, comme on peut le voir, entre autres, dans un extrait de leurs journaux, rapporté par

(1) Voyez la note première à la fin de ce volume.

le Moniteur français, le 9 février 1790. Le caractère que j'ai donné à un de leurs confrères est une preuve non équivoque de mon estime pour eux. Certainement j'ai dû regarder comme une démarche qui mérite toute la reconnoissance de leur nation, d'avoir cherché à importer des lumières des pays étrangers en Angleterre, ainsi que je considère celle d'en avoir exporté d'Angleterre dans des pays sauvages, par les voyages de Cook et de Banks, comme digne de toute celle du genre humain. La première a été imitée depuis par le Danemarck, et la seconde par la France (1); mais toutes deux bien malheureusement, puisque de douze savants voyageurs danois, il n'en est revenu qu'un seul dans sa patrie, et que l'on n'a aucune nouvelle des deux vaisseaux de guerre français, em-

(1) Voyez la note seconde à la fin de ce volume.

ployés à cette mission d'humanité, et commandés par l'infortuné de La Peyrouse. Ce n'est donc pas la science en elle-même que je blâme; mais j'ai voulu faire voir que les corps savants, par leur ambition, leur jalousie, et leurs préjugés, ne servent que trop souvent d'obstacles à ses progrès.

Je me suis proposé un but encore plus utile, c'est de remédier aux maux dont l'humanité est affligée aux Indes. Ma devise est de secourir les malheureux, et j'étends ce sentiment à tous les hommes. Si la philosophie est venue autrefois des Indes en Europe, pourquoi ne retourneroit-elle pas aujourd'hui de l'Europe civilisée aux Indes devenues barbares à leur tour? Il vient de se former à Calcutta une société de savants anglois, qui détruiront peut-être un jour les préjugés de l'Inde, et, par ce bienfait, compenseront les maux qu'y ont apportés les guerres et le commerce des Européens. Pour moi, qui n'influe sur rien, afin de

donner plus de faveur et de graces à mes arguments, j'ai tâché de les revêtir de celles d'un conte. C'est avec des contes qu'on rend par-tout les hommes attentifs à la vérité.

Nous sommes tous d'Athène en ce point, et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'Ane m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

LA FONTAINE, liv. VIII, fab. IV.

On a dit, avec plus d'esprit que de raison, que la fable étoit née dans les pays despotiques de l'Orient, et qu'on y avoit voilé la vérité, afin qu'elle pût s'approcher des tyrans. Mais je demande si un sultan ne se trouveroit pas plus offensé de se voir peint sous l'emblême d'un chat-huant ou d'un léopard, que d'après nature; et si des vérités de réflexion ne le blesseroient pas pour le moins autant que des vérités directes. Thomas Rhoé, ambassadeur d'Angleterre auprès de Sélim-Schah, empereur du

Mogol, rapporte que ce prince très despotique, ayant fait ouvrir devant lui des coffres qui arrivoient d'Angleterre, afin d'y prendre quelques présents qui lui étoient destinés, fut fort surpris d'y trouver un tableau représentant un Satyre qu'une Vénus menoit par le nez. « Il s'imagina, dit-il, que « cette peinture étoit faite en dérision des « peuples de l'Asie; qu'ils y étoient figurés « par le Satyre noir et cornu, comme étant « d'une même complexion, et que la Vénus « qui menoit le Satyre par le nez représen- « toit le grand empire que les femmes de « ce pays-là ont sur les hommes. »

Thomas Rhoé, à qui ce tableau étoit adressé, eut bien de la peine à en détruire l'effet dans l'esprit du mogol, en lui donnant une idée de nos fables. Il recommande à cette occasion bien expressément aux directeurs de la compagnie des Indes, en Angleterre, de n'envoyer à l'avenir aucune peinture allégorique aux Indes, parceque

les princes, dit-il, y sont très soupçonneux. C'est en effet le caractère des despotes. Je crois donc que nulle part les fables n'ont été imaginées pour eux, si ce n'est pour les flatter.

En général, le goût pour les fables est répandu par toute la terre, mais bien plus dans les pays libres que dans les despotiques. Les peuples sauvages fondent leurs traditions sur des fables : il n'y a point de pays où elles aient été plus communes que dans la Grèce, où tous les objets de la nature, de la politique, et de la religion, n'étoient que des résultats de quelques métamorphoses. Il n'y avoit guère de famille illustre qui n'eût quelque animal au nombre de ses ancêtres, et qui ne comptât parmi ses cousins ou ses cousines, des taureaux, des cygnes, des rossignols, des tourterelles, des corneilles, ou des pies. On peut observer que les Anglois, dans leur littérature, ont un goût particulier pour l'allégo-

rie, quoique la vérité puisse se dire chez eux fort librement. Les Asiatiques ont été dans le même cas du temps d'Ésope et de Lokman ; mais on ne trouve plus aujourd'hui chez eux de fabulistes, quoique leur pays soit rempli de sultans.

Ce sont les peuples les plus rapprochés de la nature, et par conséquent les plus libres, qui ont le plus aimé à orner la vérité de fables : c'est par un effet de l'amour même de la vérité, qui est le sentiment des lois de la nature. La vérité est la lumière de l'ame, comme la lumière physique est la vérité des corps. L'une et l'autre réunies donnent la science de ce qui est : celle-ci éclaire les objets, celle-là nous en montre les convenances ; et, comme dans le principe toute lumière tire son origine du soleil, toute vérité tire la sienne de Dieu, dont cet astre est la plus sensible image. Peu d'hommes peuvent supporter la lumière pure du soleil. C'est à cause de la foiblesse de nos yeux que

la nature nous a donné des paupières pour les voiler au degré qui nous convient ; qu'elle a planté la terre de forêts, dont les feuillages verts nous offrent des ombrages doux et transparents ; et qu'elle répand dans les cieux des vapeurs et des nuages, pour affoiblir les rayons trop vifs de l'astre du jour. Peu d'hommes aussi peuvent saisir les vérités purement métaphysiques. C'est à cause de la foiblesse de notre intelligence que la nature nous a donné l'ignorance, pour servir de paupière à notre ame ; c'est par son moyen que l'ame s'ouvre par degrés à la vérité, qu'elle n'en admet que ce qu'elle en peut supporter, qu'elle s'entoure de fables, qui sont comme autant de berceaux à l'ombre desquels elle la contemple ; et lorsqu'elle veut s'élever jusqu'à la Divinité même, elle la voile d'allégories et de mystères pour en soutenir l'éclat.

Nous ne verrions pas la lumière du soleil, si elle ne s'arrêtoit sur des corps ou au

moins sur des nuages. Elle nous échappe hors de notre atmosphère, et nous éblouit à sa source. Il en est de même de la vérité; nous ne la saisirions pas, si elle ne se fixoit sur des évènements sensibles, ou au moins sur des métaphores et des comparaisons qui la réfléchissent; il lui faut un corps qui la renvoie. Notre entendement n'a point de prise sur les vérités purement métaphysiques; il est ébloui par celles qui émanent de la Divinité, et il ne peut saisir celles qui ne se reposent pas sur ses ouvrages. C'est par cette dernière raison que le langage des peuples civilisés ne peint rien, parcequ'il est plein d'idées vagues et d'abstractions, et que celui des peuples simples et naturels est très expressif, parcequ'il est rempli de similitudes et d'images. Les premiers sont habitués à cacher leurs sentiments, les seconds à les étendre. Mais comme souvent les nuages, dispersés sous mille formes fantastiques, décomposent les rayons du soleil

en teintes plus riches et plus variées que celles qui colorent les ouvrages réguliers de la nature; ainsi les fables réfléchissent la vérité avec plus d'étendue que les évènements réels: elles la transportent dans tous les régnes; elles l'approprient aux animaux, aux arbres, aux éléments, et en font jaillir mille reflets. Ainsi les rayons du soleil se jouent, sans s'éteindre, au fond des eaux, y reflétent les objets de la terre et des cieux, et redoublent leurs beautés par des consonnances.

L'ignorance est donc aussi nécessaire à la vérité que l'ombre l'est à la lumière, puisque c'est des premières que se forment les harmonies de notre intelligence, comme des secondes se composent celles de notre vue.

Les moralistes, comme je l'ai déja observé dans mes Études, ont presque toujours confondu l'ignorance avec l'erreur. L'ignorance, à la considérer seule et sans la vérité avec laquelle elle a de si douces harmonies,

est le repos de notre intelligence; elle nous fait oublier les maux passés, nous dissimule les présents, et nous cache ceux de l'avenir; enfin elle est un bien, puisque nous la tenons de la nature. L'erreur, au contraire, est l'ouvrage de l'homme; elle est toujours un mal : c'est une fausse lumière, qui luit pour nous égarer. Je ne puis mieux la comparer qu'à la lueur d'un incendie, qui dévore les habitations qu'elle éclaire. Il est remarquable qu'il n'y a pas un seul mal moral ou physique qui n'ait pour principe une erreur. Les tyrannies, l'esclavage, les guerres, sont fondés sur des erreurs politiques et même sacrées; car les tyrans, qui les ont répandues pour établir leur puissance, les ont toujours dérivées de la Divinité ou de quelque vertu, afin de les faire respecter des hommes.

Il est cependant bien facile de distinguer l'erreur de la vérité. La vérité est une lumière naturelle qui luit d'elle-même par

toute la terre, parcequ'elle vient de Dieu : l'erreur est une lueur artificielle qui a besoin sans cesse d'être alimentée, et qui ne peut jamais être universelle, parcequ'elle n'est que l'ouvrage des hommes. La vérité est utile à tous les hommes; l'erreur n'est profitable qu'à quelques uns, et est nuisible à tous, parceque l'intérêt particulier est l'ennemi de l'intérêt général, quand il s'en sépare.

Il faut bien prendre garde de confondre la fable avec l'erreur. La fable est le voile de la vérité, et l'erreur en est le fantôme. Ce fut souvent pour le dissiper que la fable fut imaginée; cependant, quelque innocente qu'elle soit dans son principe, elle devient dangereuse lorsqu'elle prend le caractère principal de l'erreur, c'est-à-dire lorsqu'elle tourne au profit particulier de quelques hommes. Par exemple, il importoit peu qu'on eût fait jadis de la lune, sous le nom de Diane, une déesse toujours vierge,

qui présidoit à la chasse. Cette allégorie signifioit que la lumière de la lune étoit favorable aux chasseurs pour tendre des piéges aux bêtes fauves, et que l'exercice de la chasse détruisoit la passion de l'amour. Il n'y eut pas un grand mal quand on lui dédia le pin (1) dans les forêts; cet arbre devint un rendez-vous de chasse. Il n'y eut pas encore un grand mal quand un chasseur, pour s'attirer la protection de Diane, y suspendit la tête d'un loup. Mais quand il y mit la peau tout entière, il se trouva des gens qui songèrent à en profiter; ils bâtirent à la déesse une chapelle, où l'on offrit non seulement la peau d'un loup, mais des moutons, afin de préserver des loups le reste du troupeau. Les offrandes s'y multiplièrent à l'occasion de la hure de quelque monstrueux sanglier qui avoit

(1) Voyez la note troisième à la fin de ce volume.

bouleversé les vignes, et qui avoit mis à ses trousses tous les chiens et toute la jeunesse du voisinage. Les chasseurs y attirèrent les pèlerins, et les pèlerins les marchands. Il se forma bientôt un bourg autour de la chapelle, qui, parmi tant de gens crédules, ne tarda pas d'avoir ses oracles. Comme on y prédisoit des victoires, les rois y envoyèrent des présents; alors la chapelle devint un temple, et le bourg une ville qui eut des pontifes, des magistrats, des territoires. Bientôt on leva des impôts sur les peuples, pour lui bâtir des temples magnifiques comme celui d'Éphèse; et comme la crainte a encore plus de pouvoir que la confiance sur l'esprit humain, pour rendre le culte de Diane redoutable, on lui sacrifia des hommes dans la Tauride. Ainsi concourut au malheur des peuples une allégorie imaginée pour leur bonheur, parcequ'elle tourna au profit d'une ville ou d'un temple.

La vérité même est funeste aux hommes

quand elle devient le patrimoine d'une tribu. Il y a certainement bien loin de la tolérance de l'Évangile à l'intolérance de l'inquisition, et du précepte donné par Jésus à ses apôtres, de secouer de leurs pieds la poussière des maisons où on refusoit de les recevoir, et de son indignation lorsqu'ils lui proposèrent d'y faire tomber le feu du ciel, à la destruction des anciens Indiens de l'Amérique et aux bûchers des auto-da-fé.

Il y a à la galerie des Tuileries, à droite en entrant dans le jardin, une colonne ionique, que le célèbre Blondel, professeur d'architecture, montroit comme un modèle à ses élèves; il leur faisoit observer que toutes celles qui la suivoient alloient en diminuant de plus en plus en beauté. La première, disoit-il, est l'ouvrage d'un fameux sculpteur, et les autres ont été faites successivement par des artistes qui se sont écartés de ses graces et proportions, à mesure qu'ils s'en éloignoient. Celui qui a sculpté la seconde

a assez bien imité la première; mais celui qui a fait la troisième, ne copioit plus que la seconde. Ainsi, de copie en copie, la dernière se trouve fort au-dessous de l'original. J'ai comparé bien des fois l'Évangile à cette belle colonne des Tuileries, et les ouvrages des commentateurs anciens à celles du reste de la galerie. Mais, si on mettoit de suite les commentateurs modernes jusqu'à nos jours, quelles colonnes informes offriroient leurs volumes! et qui, dans les tempêtes de la vie, oseroit s'y appuyer?

Puisque la vérité est un rayon de la lumière céleste, elle luira toujours pour tous les hommes, pourvu qu'on ne mette pas d'impôts sur leurs fenêtres; mais, dans tous les genres, combien de corps fondés pour la propager, par cela même qu'elle tourne à leur profit, y substituent celle de leurs bougies ou de leurs lanternes! Ils en viennent bientôt, quand ils sont puissants, à persécuter ceux qui la trouvent; et quand

ils ne le sont pas, ils leur opposent une force d'inertie qui les empêche de la répandre : voilà pourquoi ceux qui l'aiment s'éloignent souvent des hommes et des villes. Telle est la vérité que j'ai voulu prouver dans ce petit ouvrage. Heureux si je puis contribuer, dans ma patrie, au bonheur d'un seul infortuné, en peignant aux Indes celui d'un paria dans sa chaumière!

Ce n'est qu'à vous, auguste assemblée des représentants de la France, qu'il appartient de faire du bien à tous les hommes, en détruisant les obstacles qui s'opposent à la vérité, puisqu'elle est la source de tous les biens, et qu'elle se répand par toute la terre. Rome et Athènes ne défendirent que leur liberté. Les peuples modernes n'ont combattu que pour étendre leur religion et leur commerce. Tous ont opprimé l'univers; vous seule avez défendu ses droits en sacrifiant vos privilèges. Un jour il s'intéressera à votre bonheur, comme vous vous

êtes intéressée a ses destins. Puisse le monarque vertueux qui vous a convoquée, et a sanctionné vos laborieux travaux, en partager la gloire à jamais! Son nom sera immortel comme vos lois. Les peuples anciens ont fixé leur principale époque à celle qui importoit le plus à leurs plaisirs, à leur puissance, ou à leur liberté; les Grecs, si amoureux des fêtes, à leurs olympiades; les Romains, si patriotes, à la fondation de Rome; les peuples opprimés, à la naissance de leurs religions : mais les peuples que vous rappelez au bonheur auquel la nature les destinoit, dateront les droits de l'homme, aussi anciens que le monde, du régne de Louis XVI.